Madame la Présidente accueille l'Unesco

La grande organisation des Nations-Unies pour L'Education, la Science et la Culture tient ses assises au Liban.

La collaboration qui existe déjà entre l'Unesco et les femmes du monde entier est appelée à durer. Il est certain que le bien être et le progrès des peuples dépendent de la mesure dans laquelle l'homme et la femme sont à même de développer pleinement leur personnalité en prenant conscience de leurs responsabilités envers eux-mêmes et vis a vis l'un de l'autre.

Dans les vastes domaines de l'Education, de la Science et de la Culture que l'Unesco se propose de développer ; la femme a un grand rôle à jouer, particulièrement en ce qui concerne l'édification d'une collectivité libre saine et prospère.

Pleinement conscientes de l'importance de leur collaboration, les femmes libanaises accueillent l'Unesco avec beaucoup de sympathie et d'espoir.

L. B. EL KHOURY

UNE FEMME VEILLE SUR LE DESTIN DU LIBAN

Jeanne Arcache est une écrivaine libanaise, bien connue, en Egypte.

Son livre traitant de la vie de l'Emir Fakhreddine II est intitulé : « l'EMIR A LA CROIX » est un des plus beaux livres tirés de l'histoire du Liban.

De cet ouvrage, nous retenons le passage relatif à l'enfance de l'Emir, et nous y voyons le rôle très important exercé sur son destin par se mère SITT NASSIBA, qui, par sa foi et son sacrifice, a changé les destinées du Liban.

IBRAHIM PACHA règne sur la Syrie. KHORKMAS, fils de FAKHREDDINE I°, de la famille Ma'an, est dangereux pour les Ottomans qui cherchent sa mort.

Les nuits, les jours passent, l'inquiétude demeure. Deux femmes veillent auprès de KORKMAS. Elles ne prêchent que la méfiance. C'est l'arme de celles qui ont peur et se sentent seules. SITT NASSIBA épie le visage des serviteurs. Le don de prophétie est en elle, comme un levain d'infortune et la condamne à vivre le malheur à l'avance. Triste Cassandre, elle sera sa vie entière, celle qui pleure d'avoir toujours raison. En vain tente-t-elle d'éloigner les ombres malfaisantes dont elle se sent entourée. Sa clairvoyance ne peut faire dévier le destin, KORKMAS doit mourir. Celle qui l'aime le sait. La fatalité est sur lui.

En vain, SITT NASSIBA implore-t-elle comme une grâce le renvoi d'un des serviteurs les plus dévoués en apparence. KORKMAS s'y refuse. Il est sûr de cet homme.

Un jour le pays entier apprit que le dernier des Ma'an venait de mourir empoisonné. Le Turc était enfin complètement vengé. A Constantinople, Ibrahim Pacha, récemment nommé Vizir, se réjouit de cette victoire ultime sur les Druzes. Avec KORKMAS mort sans laisser de fils, disait-on, disparaissait la race de Fakhreddine Ier. et rien, durant de longues années, ne dissipera plus l'ordre établi. Pourtant, à l'ombre des montagnes du Liban, ils sont quelques uns à espérer encore, et à savoir que dans le silence de l'oubli une femme prépare la revanche. Qu'IBRAHIM PACHA, surtout, ignore l'existence des deux fils de KORKMAS. Et SITT NASSIBA, pour accréditer la nouvelle de leur mort, veut qu'on la voie seule, avec l'air humble des veuves sans enfants, une double défaite sur le visage. Mais sa tâche est rude. A qui demander aide et protection ? Elle craint d'éveiller les soupçons en s'adressant aux Druzes. Parmi les Maronites, ces premiers chrétiens du Liban, les Ma'an comptent des alliés fidèles les Karam et surtout la grande famille des Khazen.

SITT NASSIBA n'a aucun fanatisme religieux. Elle ignore les haines de secte et juge les hommes à leur valeur et non d'après leur religion. Elle a foi dans Abou-Ghazen, et les femmes de cette famille chrétienne sont depuis longtemps ses amies. Mais il lui faut une singulière confiance, un magnifique libéralisme pour demander à des étrangers d'élever son fils aîné le jeune Fakhreddine, dont le nom, elle en est sure, fera, oublier celui de son grand père et deviendra synonyme du Prince des Druzes. Tout son espoir est dans cet enfant, âgé de douze ans, et il faut, pour qu'il vive, non seulement s'éloigner de lui, mais le faire passer pour mort.

Un soir, accompagnée de quelques serviteurs, SITT NASSIBA, quitte le château pour n'y plus revenir. Elle emmène avec elle Fakhreddine et serre, dans ses bras YOUNES, encore en bas âge. Elle va vite par les chemins détrempés d'eau. Un bruit de source court dans la montagne. L'hiver est passé, la neige fondue, aussitôt poussent entre les pierres, les cyclamens en grosses touffes mauves, les adonis, éclatante floraison rouge née du sang d'un jeune dieu. La terre est fleurie de menthe et d'origan De frais parfums flottent dans l'air.

SITT NASSIBA s'en va vers le Kesrouan, pays de collines douces orientées vers la mer. Cette province peuplée de chrétiens, les plus habiles agriculteurs du Liban, a été moins éprouvée que le reste du pays. La veuve de KORKMAS regarde les châteaux, plantés de mûriers. Il y a déjà des bourgeons aux branches. La jeune femme est prophétesse et poête, c'est-à-dire, deux fois magicienne. Elle regarde à nouveau, elle serre les doigts d'un enfant qui s'en va confiant vers son destin, et elle sent en le guidant l'heure de la revanche mûrir dans sa main. Au Liban, le secret fut bien gardé et

cette tacite en tente marque le 1er signe d'union des hommes de la Montagne. Et voici le petit garçon en train de recevoir son éducation de Maître CHEIVAN.

CHEIVAN s'arrête pour regarder son élève. Son âme d'oriental aime les énigmes, le symbolisme où se complaisent les initiés, les poètes et les diplomates. Le joug turc lui a appris à dissimuler sa pensée. Les heures grâcieuses autour d'une vasque où chante un jet d'eau lui ont donné le loisir de méditer sur les sens enchevêtrés des mots, et c'est cette science des hommes mûrs qu'il veut faire connaître à l'enfant assis à ses pieds, accroupi comme lui sur la même natte.

— N'oublie pas, ô mon Fils ! que la sympathie soit ta force. La force du Chef vient de l'amour des humbles. La tolérance sera la condition de l'union. Le pays est à chacun de nous. Maronites, Musulmans, Druzes, nous sommes tous attachés au même sol, différents et pourtant unis comme les cinq doigts de la même main. Celui qui saura se faire aimer de chacun, aura l'appui du pays entier, ce qu'aucun Emir n'a encore sû réaliser.

Un instant Fakhreddine imagine cette lointaine princesse TAIBE, dont le sort fut décidé par allégories. Puis il rêve d'une Emire très belle qu'il enleverait hardiment pour triompher deux fois de son ennemi.

Parfois vient assister à ces entretiens une femme vêtue d'étoffe sombre. Elle se tait et croise ses mains sous ses manches très longues. Mais le silence et le temps sont ses alliés. Il y a des yeux noirs qui voient plus loin que l'heure présente et déjà sourient à la victoire.

Jeanne ARCACHE
«L'EMIR A LA CROIX»

RIRE

Par JOUMANA AHDAB

Je déteste les larmes, seul ton rire
Me passionne,
Rire ardent, rire cruel,
En éclair, pourpre et blanc
Dans la lumière d'automne.
Le soleil allume des gouttes dorées
Dans tes yeux transparents.
Des feuilles mortes tourbillonnent
En éclaire flammés
Tu ne sais pas pleurer
Mais tu sais si bien rire.
De tes dents aigues et de tes yeux cruels,
Rire brillant comme une larme
Et rauque comme un sanglot.
Les arbres ont dépouillé leur châtoyante parure.
Du sol gorgé d'eau
Et jonché de vieil or
Monte une vague odeur de pourriture
Le vent fou cueille de ce parfum fané....
Tu ne sais pas pleurer.
Mais dans le clair — obscur de ce fouillis d'autome
Où s'allument des lueurs glauques et mordorées,
Ton rire éclate comme une rouge blessure....

Joumana AHDAB

ACTIVITE DE LA CROIX-ROUGE LIBANAISE

Il serait téméraire de vouloir décrire en quelques lignes les nombreuses activités de la Croix-Rouge Libanaise, bien que celle-ci ne date que de Juillet 1945. Aussi, nous nous tiendrons à un simple aperçu général.

L'on peut dire, sans fausse modestie que ces trois années ont dépassé toute espérance. Pour commencer, le travail a été divisé en diverses branches, dont le comité des dispensaires et des gouttes de lait, les Ambulances mobiles, l'Ecole d'Infirmières, le Foyer du Soldat, le Comité d'Assistance Publique, les Ouvroirs, le Camp d'été, le bureau de recherches, les Comités régionaux, enfin le Comité des fêtes, et le Secrétariat. Il faut ajouter à cela une tâche nouvelle non moins importante, qui est l'aide aux réfugiés de Palestine.

Partie d'un seul dispensaire, la Croix-Rouge Libanaise possède actuellement 16 dispensaires dont 4 à Beyrouth, ainsi qu'une goutte de lait, un dispensaire, et une goutte de lait à Zahlé, un dispensaire à Rayak, un autre à Baalbeck, 2 à Tripoli, et un à Halba, un à Damour, un à Jounieh, un à Ain-Zhalta, un à Furn-el-Chebak, un à Beit-el-Dine, et un à Saida. Les dispensaires sont dirigés par des comités régionaux. Des médecins spécialisés dans toutes les branches de la médecine et de la chirurgie assurent un service quotidien. 110930 malades ont été soignés jusqu'à présent, 39963 médicaments administrés gratuitement et 537 malades hospitalisés dans les différents hôpitaux de la ville. Le nom des malades est enregistré sur des fiches permettant de suivre l'évolution de la maladie. La direction des dispensaires s'occupe également des femmes enceintes. La goutte de lait assure la ration quotidienne des habitués du dispensaire qui ont reçu déjà une affaire de 70350 litres de lait pasteurisé. En plus du lait et des médicaments, des denrées de première nécessité, telles que riz, sucre, savon, viande, et vêtements sont distribués aux malades.

Les vêtements et les layettes sont confectionnés à l'ouvroir même de la Croix-Rouge, 2.500 tabliers destinés aux écoles gratuites ainsi que 3.000 layettes aux bébés des militaires et civils.

Des enquêtes sociales sont effectuées par les infirmières de la Croix-Rouge dans les différents

quartiers de la ville et ont pour but de donner aux familles des classes laborieuses des notions d'hygiène et de leur fournir une aide morale et matérielle.

Le Comité d'Ambulance a été créé pour assurer des secours médicaux et matériels aux régions éloignées de tout centre médical. Les tournées d'ambulances se font 2 fois par semaine avec 2 médecins et plusieurs infirmières munis d'une trousse médicale complète de médicament de vivres, et de vêtements. Ce service a secouru plus de 9.600 malades. L'Ecole d'Infirmières, dont dépendent directement les ambulances mobiles, comprend 3 années d'études et 2 mois de stage répartis durant les trois années, après quoi l'infirmière obtient un diplôme d'Etat lui permettant au besoin de diriger un hôpital. L'Ecole se charge de fournir également des secouristes et des aides-secouristes ainsi que des nurses spécialisées pour enfant.

Tout ce petit monde est régi par le bureau du Secrétariat qui assure une tache de centralisation entre les différentes sections et les comités régionaux.

A tout ce travail est venu s'ajouter l'aide aux palestiniens et cela n'est pas peu dire. Il a fallu répondre à l'appel des ces malheureux qui ont quitté pays, maisons, biens et qui, en plus, étaient ménacés par toutes les épidémies consécutives à la guerre. La C. R. L. s'est occupée en grande partie de les héberger, les nourrir, les vêtir et surtout de les soigner. Plusieurs dispensaires et gouttes de lait dont celui de la Quarantaine, ont été créés uniquement dans ce but. Actuellement un des locaux de la C.R.L. a été transformé d'urgence en gouttes de lait. C'est là que l'on pasteurise le lait et que l'on stérilise le biberons qui doivent nourrir plus de 3000 bébés et enfants à Beyrouth, Baalbak, Saida, Tyr, etc. La distribution se fait quotidiennement dans les différents camps des réfugiés.

Un service de courrier a été institué au bureau de la C. R. L. 2450 messages ont été envoyés par ces réfugiés en Palestine.

La C.R.L. a étendu son champ d'action jusqu'à la Palestine même où elle a fondé un hôpital à St. Jean d'Acre doté d'un chirurgien et d'un médecin, de 2 infirmières et de 2 brancardiers dont l'un est tombé victime du devoir en ramassant des blessés sur le champ de bataille. Malgré toutes les difficultés l'hôpital a continué à fonctionner, durant 3 mois hébergeant des centaines de blessés et de malades. Près de 150 blessés ont été opérés.

L'assistance aux réfugiés demande à la C.R L. des efforts constants et une organisation minutieuse et qui cherche à se perfectionner pour souligner autant que possible la misère humaine et servir son pays.

Place de la femme à l'Unesco

Par **Rajkumari Amrit Kaur**

UNE TACHE ESSENTIELLE

Les femmes ont un rôle essentiel à jouer dans la diffusion de la connaissance scientifique. Il faut faire ici tout le possible pour que le progrès scientifique soit dirigé en faveur de l'humanité au lieu d'en précipiter la destruction. Dans les deux guerres que cette génération a connues, la science, pour sa honte éternelle, a contribué à détruire la vie et ses sources mêmes.

Morts et blessures ont été ses conséquences immédiates, elle continue à causer la mort de millions de personnes dans toutes les parties du monde sauf dans les rares nations favorisées qui semblent avoir échappé à ses effets, et l'on ne voit pas encore poindre à l'horizon la fin de la misère, de la famine et de la mort. Dans le monde, toutes tes mères doivent crier à la face du ciel : « Jamais plus nos fils et nos filles ne connaîtront pareil destin », et il faut que leur appel soit répété dans tous les conseils nationaux et internationaux.

Toutefois, une représentation, quelle que soit sa compétence, n'aura pas peu de poids si les femmes ne peuvent s'unir dans leur ferme propos d'amener la compréhension entre tous les peuples, toutes les races et toutes les croyances. Un lien commun les unit : l'endurance et la douleur qui constituent en quelque sorte, l'apanage de la maternité.

Les femmes sont les principales dépositaires de la culture nationale et de la compréhension spirituelle. Dans ces domaines, il n'est possible de faire aucune distinction de race ou de croyance, mais il faut que les femmes manifestent activement leur résolution. Elle doivent se refuser obstinément à prendre part à tout ce qui favorise la guerre ; elles doivent inculquer leur idéal à leurs enfants dès leur âge le plus tendre afin que les générations à venir puissent connaître une paix réelle.

Le Conservatoir National Libanais

◇◇

En 1910 une Ecole de Musique (Dar-el-Musica) fut fondée à Beyrouth (Liban) par M. Wadia Sabra, élève de Lavignac et ancien organiste de l'Eglise du St. Esprit à Paris. Cetle école privée fut dotée par la Maison Pleyel d'un Prix annuel consistant en un piano de cette marque, destiné à être offert à l'élève pianiste premier nommé dans les concours annuels de l'institution. Grâce à la générosité des Dirigents Pleyel neuf pianos furent envoyés dans ce but au Liban jusqu'en 1927. Après la première grande guerre M. Sabra retourna à Paris pour collaborer avec M. Gustave Lyon à la question de la gamme arabe. A son retour de Paris, il résida au Caire. Appelé en 1924 par le Gouvernement Libanais à prendre la Direction d'un Conservatoire National, il se fixa définitivement au Liban.

Le programme de ce Conservatoire comportait :

Un Cours de Solfège et de Théorie
Deux cours de Piano
Un cours de Transcription de la musique arabe

Un cours de Violon
Un cours de Violoncelle
Un cous de chant
Un cours de chant arabe
Un cours d'Histoire de la Musique

En 1926 une Comédie Musicale, paroles de Chamboulan, musique de W. Sabra, fut représentée pour la première fois au Liban suivie en 1927 par le premier Opéra de langue arabe en 3 Actes de W. Sabra qui fut représenté six fois et repris quatre ans plus tard.

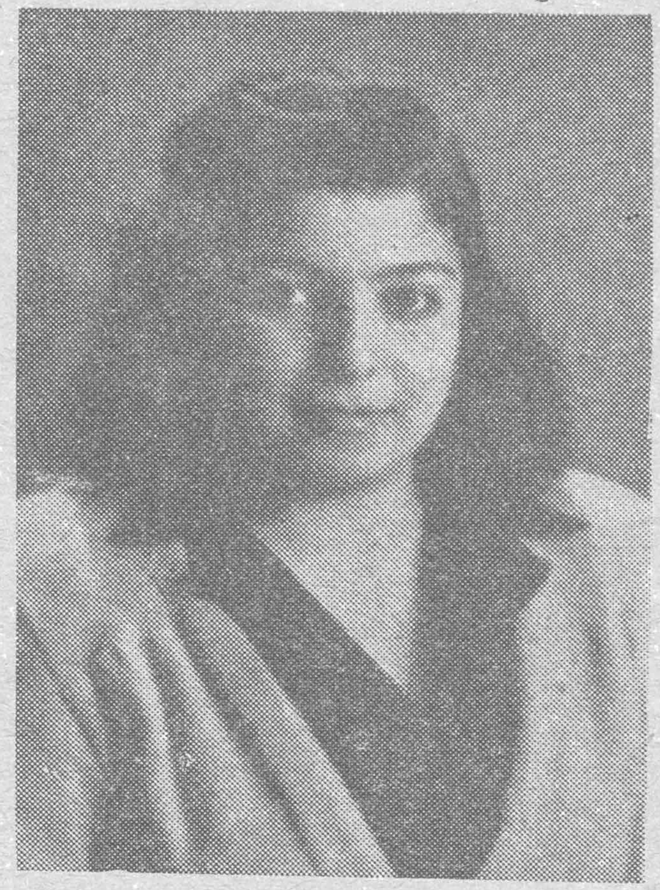
En 1938 l'Opéra de « Mireille » de Gounod fut représenté par les élèves du conservatoire avec un succès justifié par les félicitations adressées au Directeur du Conservatoire par Mme Gounod — Lassus, fille du grand compositeur. A compter de 1943, le Conservatoire National prit une extension considérable. Le nombre d'élèves qui se chiffrait par une soixantaine en 1925, s'éleva à 200 en 1943 et à 300 en 1947.

Les professeurs sont actuellement ou nombre de 32, répartis entre les classes désignées ci-après :

Deux Classes de Chant Arabe
Deux Classes de Violon Arabe
Trois Classes de Luth
Une Classe de Diction Arabe

Melle Maria N. Majdalani
Elève de Mme Zafer Dabaji
agée : 7 ans

◇◇



Melle Samia Haddad
Elève du Prof. Muchel Cheskenoff
agée : 14 ans

◇◇

Melle Muna Abbouché
Elève de Mme Lazareff
agée : 14 ans

Diana Said Takiyeddine
agée : 15 ans

◇◇

Une Classe de Diction Française
Une Classe de Violoncelle
Une Classe d'Orchestre
Une Classe d'Ensemble
Une Classe d'Hautbois
Une Classe de Clarinette
Une Classe de Flute

Melle Leila A. Adra
agée : 13 ans

◇◇

Un Cours Supérieur d'Histoire de la Musique Arabe

Deux Cours d'Histoire de la Musique
Trois Classes de Chant
Neuf Classes de Violon
Une Classe d'Harmonie
Six Classes de Solfège
Deux de Théorie et de Dictée Musicale.

Trois Classes d'enseignement Supérieur de Piano

Dix-Huit Classes de Piano.

C'est après avoir présidé la Délégation Libanaise au Congrès de Musique Arabe du Caire en 1932 que M. W. Sabra a entrepris une série d'Etudes sur la Musique Arabe. Les Revues les plus importantes se sont empressées de les publier, dont les principales: La Revue de la S.I.A.M.F. de Février 1933 « Les Origines de la Gamme Tempérée ». Le Courrier Musical du 15 Oct. 1934 qui publia son Etude Comparative des Grands Systèmes Musicaux en usage chez les Hindoux, les Chinois, les Arabes, les Peuples de l'Occident ainsi que ceux de l'ancienne Grèce. La Revue d'Acoustique qui publia en Janvier 1936 « Le Procès de la Gamme

Melle. Badia Achkar
Elève du Prof. Wadih Sabra
agée ; 20 ans

◇◇

Mineure. Le Guide Musical de Nov. 1935 « La Musique de l'Ancienne Grèce ».

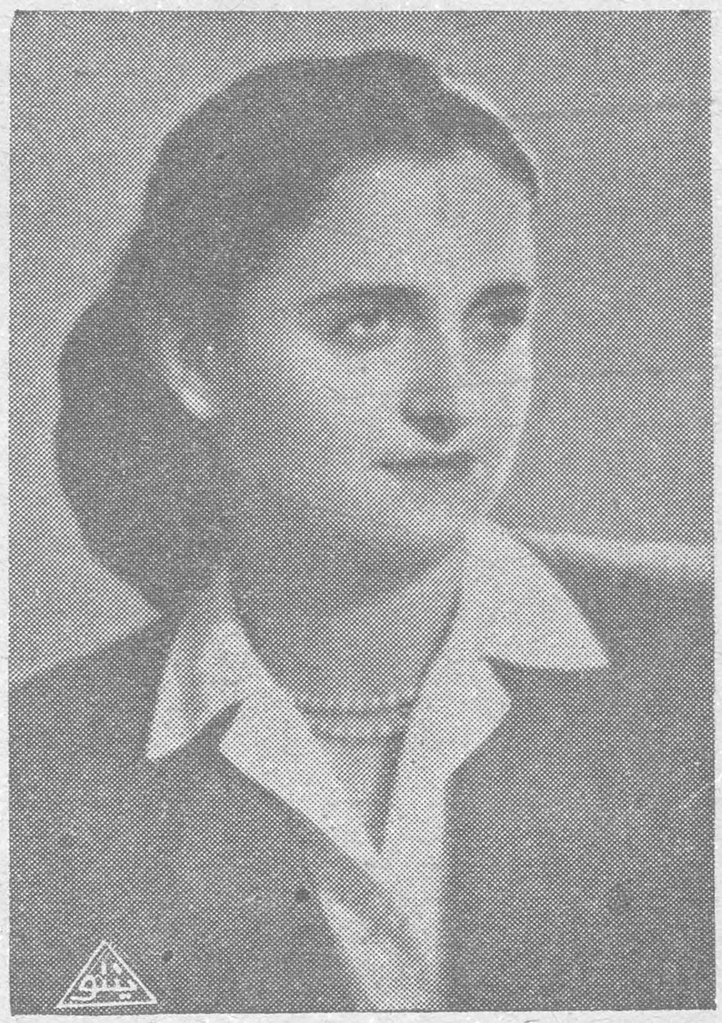
Agents généraux pour la Syrie et le Liban :
TRANS-MEDITERRANIAN
Khan Antoun Bey — Beyrouth

La Musique est-elle un facteur social ?

Par MAGUY ACHKAR

Les exemples de l'heure si grave et tragique que nous vivons actuellement, ont nettement montré que l'artiste est aussi l'un des «leaders» de la société. Il ne peut se retirer de la lutte ouverte et se blottir dans la sécurité et la réclusion de la tour d'ivoire de ses paroles, de ses rêves pathétiques.

Car l'art est un processus créateur, résultat de l'acte créateur de l'homme. La mission de l'artiste consiste, non seulement à réfleter son époque, son entourage et la vie de son peuple, mais aussi à façonner l'esprit conscient des masses, à puiser son inspiration dans le pathétique de leurs efforts constructifs. L'artiste doit éveiller son peuple d'une passive acceptation de l'art et lui redonner un intérêt, car il a été dit, de juste façon que la force primordiale qui sert de base à la culture universelle, gît dans la participation active des masses ». En musique, nous sommes dans une impasse dangereuse. Dès le début du vingtième siècle, la musique, autrefois privilège des « inities », devint par la suite accessible à de larges couches de la société, créant une « initiation en masse » des auditeurs, dans la sphère de l'art musical. Le fait de répandre la musique dans les masses à une cadence trop rapide, fut cause d'une profonde méconnaissance de la musique en tant que moyen de «distraction» et de « jouissance » à être assimilé passivement par l'auditeur. La musique doit être écoutée d'une façon créatrice. Seul un amour actif peut conduire à une compréhension de l'art et de sa valeur durable. C'est à l'artiste musicien de rectifier cette erreur fondamentale, de combattre l'inertie de l'auteur passif de se créer dans l'esprit et la conscience des grandes masses qui écoutent la signification de la musique, art aux valeurs éternelles.



Les grands artistes, de toutes les époques, ont été d'actifs constructeurs et conquérants, brisant la passivité et la résistance de la matière. Ils ont façonné la structure de la vie, de la culture et de l'art pour de nombreux siècles, de multiples générations. De nos jours, il se peut que nous n'ayons plus un Platon en philosophie, un Shakespeare pour le drame, un Tolstoi ou un Racine en Littérature, un Michel-Ange en peinture, un Rodin en sculpture, ou un Beethoven en musique. Mais nous possédons leur héritage. L'ère des colosses est peut être révolue, mais le poids de la responsabilité pour la sécurité et le progrès dans l'art et la culture repose à présent sur leurs disciples spirituels dont le nombre grandit avec chaque nouvelle génération et la naissance de chaque siècle : Sommes-nous préparés à faire face à cette tâche formidable ? Avons-nous le courage de rompre avec la banalité de la simple « jouissance » pour entrer dans le royame de la joie pure à laquelle la musique appartient ? Avons-nous le pouvoir de libérer la musique de tout ce qui est superficiel et étranger à son idéal ?

O vous artistes ! Vous devez tout particulièrement vouer votre vie au service de l'humanité, prêts à sacrifier votre bien-être en présence de la crise économique si grave du monde.

Jamais encore l'histoire n'a offert une opportunité si vaste pour vous prouver que vous avez en vérité le droit de vivre et de servir l'humanité, que vous êtes des hommes de cœur, de tête et à l'âme bien trempée.

Que votre amour ascendant, ainsi que votre passion pour l'art redescendent vers vous sous forme d'amour et de comprehension pour l'humanité.

LES PRE-PHENICIENS

Par BLANCHE AMOUN

Il y a 6.000 ans, une race méditerranéenne habitait déjà Byblos, la doyenne des villes libanaises.

Ce qui le prouve ? Mais les découvertes !

Qui fouille trouve.

Aussi les archéologues ont-ils trouvé.

Une jarre avec un homme dedans.

Une lame de cuivre.

Et des noyaux d'olives.

Animons un peu tout cela, on y verra plus clair.

La lame de cuivre sautille, grimpe sur le mur, s'y fixe et fait calendrier ! L'âge du cuivre : 6.000 ans.

Les hommes dans les jarres ne sont sûrement pas les quarante voleurs d'Ali-Baba qui ont fini dans des jarres d'huile bouillante. Ils sont deux cents à Byblos.

Et Madame d'abord : quatre perles de cornalines ?,.. Des anneaux d'argent ?... On voit bien où tout cela devait se nicher ! Allons ! ne nous faites pas languir... dévoilez-vous Madame ! Coucou !

A Monsieur maintenant : une tête longue, longue... des bandes ont serré sa tête d'enfant ! Et pour des raisons toutes à son honneur ! Dans l'antiquité, ne s'imaginait-on pas, en se déformant ainsi la tête, acquérir la prudence et le courage guerrier ?

Les relations entre l'Egypte et la côte libanaise sont cordiales. Dans un élan automatique et alternatif qui fait penser au jaquemart, les Pharaons offrent des vases d'argent, les rois Phéniciens offrent des cêdres.

Un Ramsès II décrépit, sur une stèle du Nahr-el-Kalb subsistera, seul vestige de la gloire égyptienne au Liban.

Rideau.

Et en scène pour le prochain tableau.

WOMEN'S EDUCATION IN LEBANON PAST AND PRESENT

By: WADAD CORTAS

The Lebanese are by nature culturally conscious. No compulsory laws, even in our present independent status, force the average inhabitant of this country to send his children to school. He does so because of a deep rooted urge refreshed through constant contact with different streams of culture.

Lebanon, a highway between East and West, has been privileged all through its history with the sublime duty of teaching mankind.

Its earliest inhabitants, the Phoenicians traffiked in all values, spiritual and material, way back in 1000 B.C. They crossed the sea to hand their precious alphabet to Greece.

Through succeeding periods of conquest the Lebanese never lost their thirst for knowledge.

When the Arabs conquered Lebanon in the 7th. Century, they found it saturated with Greco-Roman culture.

When the Turks entered Lebanon in the 16 th. century they did little to encourage learning. As a result of their despotic regime an overwhelming majority of liberal minded people left their fatherland in pursuit of tolerance and freedom.

Early in the 17th. Century foreign missionaries started coming to the rescue. Although their motive was not purely educative, they helped a great deal in fighting ignorance and fear.

The first organized attempt at opening shools started early in the 19th. Century when Ibrahim Pacha, the Egyptian conqueror of Lebanon, initiated a system of boys' education.

Far more important to us than that event was the opening in 1834 of the first girls School in Beirut. The enterprize was started by Eli Smith and his wife, a young and devoted American couple whose zeal and idealism made them go all the way to Leipzig in search of Arabic printing. Few books were provided for, and immediately a number of other schoolds opened.

Soon, the French took the lead and surpassed, in their boys and girls schools, every other foreign effort. With the ardour of medieval monks their friars taught, translated and transmitted knowledge to all classes of Society.

TheBritish started in 1873 a boys and girls School in Brummana and ever since the school has been flourishing under the auspices of the board of Friends in England. At the moment it is the only school that prepares for the Oxford and Cambridge matriculation. A little later another British Mission started a women's training in Beirut; this school is also progressing steadily.

Not very far from Beirut, to the south, stands the village of Shoueifat that has greatly contributed to the intellectual standard of Lebanon. Through the individual initiative of Rev. T. Saad, a co-educational institution was founded about 70 years ago. At the Shoueifat College, hundreds of young men and women were educated; the institution is still flourishing and progressing.

Miss Malek, an ambitious woman, started also another school that has been training girls for a healthier and better way of living.

The Russians, way back in the early 19th. Century, opened a number of primary institutions for girls. During the first world war however, they handed them over to the Greek Philanthropic Society, who has at the moment, a very well run series of schools.

In 1917 the Turks, hitherto disinterested in opening schools, sent to Beirut, Fahda Edib, a very capable woman leader accompanied by 50 trained teachers, to open a primary, a secondary and a normal school for girls. The scheme was a success except that it came a bit late to leave a lasting impression.

Zahrat El-Ihsan, the first National School for girls opened in 1867, sponsored by the Greek Orthodox community. During the war its services were greatly needed by people who refused to send their girls to either the German or the Turks.

Another admirable adventure in National Education was that of Marie Kassab, a woman of high idealism who started a private school, in 1916, when Beirut was suddenly deprived of a number of European Institutions.

Marie Kassab's School, known as the « Ahliah National College », is actually our highest Lebanese Institution. Its main raison d'être is to initiate the young women of the country to the appreciation of their own as well as Western culture.

After the armistice of 1918, a great number of foreign schools for girls re-opened their gates.

The widest territory was to be won again by the French Missions who were particularly invigorated by the presence of the French Mandate in Lebanon.

During the Mandate period, 1920-1940, the Government doubled the number of its primary institutions, a great number of religious schools belonging to the Christian and Moslem Philanthropic Associations, opened their gates.

In 1946 the Ministry of Education in Lebanon issued a decree by which all prrivate institutions, foreign or National, passed under the control of the state. The official program (syllabus), is at present enforced in all schools.

Our official secondary program is modelled after the French, but leaves space for National needs.

Besides Arabic, which is the basic language of instruction in primary grades, the child must learn either French or English. The number of foreign languages grows as he advances into secondary grades

BEIT EL YATIM OR THE DRUZE ORPHANAGE

By : ANISI R. NAJJAR

A group of responsible women founded, in 1940, a little home for destitute and fatherless children. They called it «Beit-el-Yatim», «The Orphan's Home.» During 1940-1945, fifty orphans were sheltered in that Home.

In 1945 a big donation, which came from Lebanese emigrants in America and Africa, was added to the fund of Leb. L. 10,000.00 already raised by the Committee in charge. Thus, it was possible to erect a new one-story building designed to house a bigger number of orphans. Donations continued to come in small amounts so that the Board of Trustees was soon able to add two more stories to the building. The number of boarding orphans reached 125, while the school attached to the orphanage had, in addition, 60 outside students. A principal with six teachers and three servants run the school.

Up to the age of ten, all children learn Arabic, a foreign language, arithmetic, ethics, needle-work and athletics. The boys leave the school at the age of ten, while the girls specialize in domestic science. The aim of the Committee is to make of these potential citizens useful men and women. Particular attention is given to the girls who are trained to become future governesses, matrons, practical nurses or efficient housewives.

The 'Abey Davidiyyeh School, offers a yearly scholarship to the student with the highest school average, enabling him, or her, to continue through high school education.

Attached to the orphanage is a small dispensary which takes care of the community around and at the same time serves as

the laboratory necessary for the girl students. Also a little library has been started and gifts of books come to it from time to time.

This brief survey only gives a general idea of the work that is being done by the Druze Orphanage. The Committee is working hard to extend its services to the greatest number possible of needy and homeless children, and is trying to overcome the financial handicaps which constitute its major problem. Yet, all those who support Beit-el-Yatim are proud of the results they have been able to achieve so far, and above all, of the fact that they are affording to so many children, otherwise helpless, the opportunities of normal childhood leading to responsible citizenship.

---

where the subject matter, except for history, could be taught in either French or English.

The progrem leaves space for basic training in Music and the Arts.

University Training for Womem

Our two foreign Universites, the American University, founded in 1866 and the French University in 1867, opened their gates to women 27 years ago.

Women can now enter on equal footing, the schools of Medicine, Pharmacy, Sciences and Literature.

Hitherto, both Universities had neglected the realm of « Fine Arts », a field of particular interest to women.

The challenge was admirably met by the Lebanese Academy of Fine Arts, founded in 1940, by Mr. Alexis Boutros.

In the enrollment of 1948, the number of women far exceeds that of men.

The Academy constitutes the first National enterprize of higher education and is in fact the embryo of the Lebanese University.

Women in Lebanon to-day have great chances for higher training.

Lebanon's urgent need in the realm of education, is a unifying system by which all efforts will be crystalized in the pursuit of one ideal; the intellectual prosperity of Lebanon and the peace of the world.

THE LEBANESE WOMAN IN THE PHYSICAL SCIENCES

By : **Dr. Salwa Nassar**

In Lebanon, as in all other countries, women entered the field of the physical sciences later than men and in fewer numbers. However, there is one advantage for Lebanon in the speed of increase in the number of women taking up science because of the proof, in other parts of the world, that women can excel in the sciences. The interest in fields such as physics and chemistry is more recent than in the other departments of learning. Even at present, there are in Lebanon fewer women in Physics, chemistry, geology and astronomy than there are in the biological sciences. Before we had cœducational medical schools, some of our enterprising women went abroad for their medical training, then came back to practice in Lebanon or in the other Arab countries.

In Lebanon, as well as elsewhere, there are several reasons for the smaller number of women scientists than men scentists.

A girl student in her childhood and throughout her primary education, at home and in school, is frequently reminded that she is not made for such difficult subjects as mathematics, physics or chemistry. Many times she hears statements such as, « girls are no good in mathematics » and « what will she do with the physics that she is being made to go through it with its many problems ? ». Such remarks are at least partially responsible for the attitude of many girls.

When a girl student escapes all these effects of environment and tradition, and succeeds in her field of choice, and wants further specialization, she will have to go abroad, because, it is not feasible nor wise to build up highly specialized departments for a small number. Going abroad is costly and may involve discouraging difficulties for a young woman. Then, if one eventually succeeds in specializing in physics or chemistry, she faces the lack of opportunities for employment in challenging positions, as these are limited here. Usually a scientist prefers to work in an academic institution for the liberty, the time, the number of assistants and the facilities for pure research. Because of financial limitations in institutions here, all of these advantages are lacking. Thus many of the young people, men or women, whose interest is in the physical sciences, go abroad to specialize and never come back. A brilliant young Lebanese girl who got her Ph. D. in chemistry only recently, and who worked with great men in the fiield both, in England and in the United States, is not coming back. This will be the fate of many of our young scientists unless more research opportunities are opened for them.

One line of research that maybe very profitable, from the scientists' point of view, be carried out in Lebanon, is Cosmic Rays. The source is provided naturally ; only the equipment for observation must be furnished. It is true that our geographic location offers no magnetic irregularities that may be of interest ; however, the availability of the different altitudes from sea level to three thousand meters within a small area, may be utilized to advantage. Cosmic-ray research could be done just as easily by women as by men and still better through their cooperation.

The time may come when Lebanon will have well equipped laboratories in Beirut and on Kurnat-as-Sawda near the Cedars, where cosmic-ray specialists from all around may come for observation of the phenomenon of their interest.

CHILDLESS MARRIAGES

By : Dr. EDMA ABOUCHEDID

◇ ◇ ◇ ◇

Dr. Edma Abouchdid is the first Lebanese lady to take her Medical Degree from the American University of Beirut. She is now teaching in the School of Medicine — the first lady in that post.

◇ ◇ ◇ ◇

Most childless marriages result from involuntary sterility. Physicians want to help these married couples that want a child. Recognition that the sterile marriages involves both partners, has been an impetus to intensive investigations and led to progress.

Sterility has thus become a medical problem. There are many mechanical and functional defects and difficulties which the physician can recognize ; therefore, he is in the best position to remedy them. Increasing knowledge in this field has led to specialization by physicians who have drawn from other sciences such as biology, zoology, physiology, biochemistry, and genetics, facts that aid them in tracing down faults of reproduction and in finding remedies to correct them, Results of this widening horizon of the knowledge of the causes of sterility has been a better appreciation of the fact that childless couples are not necessarily always sterile.

There are many degrees of sterility from a temporarily lowered fertility that may be readily improved, to absolute sterility for which there is no relief under present conditions.Most childless marriages are subfertile, a careful analysis of the causes leads to remedial measures that increase the fertility index of the two mates, often to the point where conception and successful pregnancy to term can and dœs take place.

It is naturally of the greatest importance to the particular sterile couple to know what cause or causes are responsible for their specific failure. A program of investigation has been developed that succeeds in most cases, if carried out conscientiously in determining the reasons for the sterility. For the majority measures of relief have been devised. Those who cannot be aided have the satisfaction that everything has been done that modern science can offer.

Investigation is equally essential in both sexes as far as the general constitutional condition is concered for reduced vitality and organic diseases play an important role in the sterile mating The specific differential examination is in the genital sphere. The faults may be local, anatomical and obstructive or they may be of a general nature consisting for example of nutritional deficiencies and errors of sex hygiene that tend to depress the level of fertility. Their correction raises the fertility index.

In the last decades tests have developed that aid the physician in estimating the barriers that prevent the married woman from becoming pregnant. This necessitates tests for her male partner also. In recent years stress has been laid on glandular disorders, playing a role in subfertility. There are various signs and symptoms of disordered internal secretory gland functtion that must be considered for the husband and wife. It may be said that we are now in a position to determine in at least 80 o/o of all cases whether a married couple can potentially concieve. In the other 20 o/o science has not as yet succeed in determining the actual cause for sterility. The particular categories into which sterile couples fit can be relieved in the most favorable cases to the extent of 50 o/o. If one out of two sterile couples has a chance of having a child in the most favorable circumstances, it certainly should give encouragement to many to undergo the benefits of a complete modern scientific investigation, for, while these statements hold for sterile matings in general, the problem after all is an individual one and concerns a particular man and wife who desire to have a child and have not been able to have one after a trial of one or more years of natural living.